

*ENFIN CHEZ SOI ? Récits féminins de vie et de migration*

Préface d'Alain Montandon

Paris Les Éditions Bayard et Montréal Bayard Canada 2006

Depuis plus de trente ans, Perla Serfaty creuse la question de l'appropriation de l'espace en tant qu'inséparable de la constitution d'une identité personnelle. En 1988, à Delft, lors du Symposium « Aspects phénoménologiques du chez-soi », organisé par Gilles Barbey dans de la 10<sup>e</sup> Conférence Internationale de l'IAPS (International Association for the study of People and Physical Surroundings), elle avait présenté une communication intitulée : « Le chez-soi : secret et proximité de l'autre », qui n'était qu'un premier jalon d'une recherche au long cours, qui aboutira en 2003 à un ouvrage sur : *Chez-soi. Les territoires de l'intimité* (Armand Colin). Préfacé par Alain Montandon<sup>1</sup>, le nouveau livre de Perla Serfaty est le fruit d'une enquête, sur le thème du « Chez-soi de l'immigrant », menée par des entretiens auprès de 26 personnes (hommes et femmes) habitant Montréal (cf. la « Note Méthodologique », en fin de volume). Pour le présent ouvrage, elle a retenu les récits de 5 femmes juives qui ont émigré, soit de l'Europe soit du Maghreb, d'abord vers la France, où certaines ont vécu plusieurs années, et ensuite vers le Canada. C'est d'abord ce double départ avec les arrachements successifs qu'il implique que déjà l'interrogation du titre suggère. Quant au sous-titre il nous fait part de l'option de l'auteur pour les récits féminins. En dehors des facteurs indiqués, la raison de ce privilège accordé aux femmes semble résider dans le fait que même menant une vie professionnelle, elles entretiennent un rapport plus étroit, plus intime voire plus vital avec les maisons : celles qu'elles ont dû abandonner et celles qu'elles auront à aménager au cours de leur vie. Et que c'est sans doute sur elles que la famille (déjà constituée ou à constituer) a à compter pour que la greffe dans un nouveau *lieu* puisse prendre.

C'est sur fond de ce canevas général, que ne nous faisons qu'indiquer, que Perla Serfaty-Garzon procède à son étude des cas. Par là non seulement confirme-t-elle la légitimité d'une telle approche en psycho-sociologie, comme elle laisse aussi entrevoir l'intérêt certain qu'elle revêt pour le philosophe, à qui elle fournit les variations imaginatives dont il a toujours besoin, comme l'avait si bien décelé Husserl. Outre la valeur humaine des témoignages, la réflexion de l'auteur sur la diversité des expériences singulières de migration donne au philosophe de précieux aperçus sur le lien entre le soi et le chez soi.

Parmi les migrantes, on doit distinguer celles qui ont été contraintes de partir et celles qui « rêvaient de partir », la migration étant alors envisagée comme la condition *sine qua non* d'une réalisation personnelle. ». Le départ est alors vécu « comme une obligation par rapport à soi » (p.54), y compris en termes d'une libération vis-à-vis du milieu d'origine. Dans le premier cas, on trouve la migrante issue de Tchécoslovaquie, que la famille a dû abandonner pour la Suisse lors de l'invasion nazie et où elle a encore essayé de retourner après-guerre, mais qu'elle a, à nouveau, fui pour avoir compris la menace totalitaire. Au second cas de figure, appartiennent les migrantes d'Afrique du Nord pour lesquelles la France était le « pays d'élection » et le français la langue tant aimée (situation semblable à celle qu'a connu Jacques Derrida). Une fois arrivée, il faut que la migrante reconstitue un milieu de substitution au premier milieu des proches. La chose paraît aisée et cela marche à merveille, car la migrante s'intègre facilement à un groupe international d'étudiants partageant des valeurs communes. Les difficultés commencent une fois les études terminées et que la dispersion des amis a lieu. On n'est pas encore au bout de ses peines pour pouvoir se dire

---

<sup>1</sup> - Sous la direction d'A. Montandon avait paru, en 2004, *Le livre de l'hospitalité. Accueil de l'étranger dans l'histoire des cultures* (Bayard).

qu'on a vraiment trouvé sa place dans le pays d'accueil. D'autant que l'évolution intérieure dépend aussi de la possibilité de fonder une famille et de s'approprier une maison.

Plusieurs facteurs contribuent à un nouveau départ soit de France, soit de la Suisse avec pour destination le Canada français. Alors, il va falloir de nouveau abandonner un milieu de vie et tenter d'en constituer un autre ailleurs. Le travail de s'intégrer, de se naturaliser demande beaucoup, même si ce qu'il en coûte demeure non avoué pour que la famille, les enfants surtout n'aient pas à en pâtir. Certaines de ces femmes ressentent que le nouveau pays d'accueil peut offrir « des territoires de réparation et d'accomplissement de l'être et du chez soi ». Et pourtant elles demeurent longtemps dans l' « entre deux » (c'est le titre d'un chapitre). C'est un véritable travail de deuil qui, parfois, s'impose pour que l'on soit à même d'arriver de toute son âme dans le nouveau pays, sans renier le passé mais prêt(e) à déployer l'effort nécessaire afin de se recréer un nouveau lieu de vie.

C'est avec une grande subtilité que Perla Serfaty, riche de sa propre expérience, aborde ces questions, dévoile les non-dits, perce les voiles qui recouvrent les « manques », la nostalgie. Elle est particulièrement attentive à la façon dont tout cela s'inscrit dans l'appropriation de l'espace de la maison, en particulier là où une appropriation par la migrante a connu des écueils du fait de ne pas pouvoir s'installer selon ses goûts, en étant contrainte à « s'entourer » d'objets donnés par la belle famille. Quel rôle joue l'appropriation sensorielle et esthétique de la maison pour que l'on puisse se sentir chez-soi?

Un autre aspect décisif du va et vient entre l'intériorité et l'extériorité est la dynamique sociale, le regard des autres, voire la dimension intersubjective : comment les autres vous voient-ils ? Quel regard porte l' « impatrié »- selon le néologisme de Nancy Huston que Perla Serfaty reprend à son compte- sur l'étranger qui cherche à être accepté, à « s'y retrouver » ? ( Cela, certes, dépend pour une bonne part de la manière même dont l' « impatrié » se vit en tant qu'accueillant ceux qui viennent d'ailleurs.) Car la question que se pose la migrant(e) est bien celle-là : quand cessera-t-on de vous percevoir comme une « étrangère » et à vous enfermer dans un groupe ethnique, comme si votre être personnel n'était qu'une illustration d'un « nous » social bien défini ? Pour que ce moment arrive, ne faut-il pas devenir un sujet actif de son intégration, y compris par la participation au débat politique, à la vie de la cité à laquelle on lie son sort, sa destinée ?

L'enracinement est vécu comme une tâche qu'il importe de réussir pour dépasser une précarité et une instabilité foncières. Mais peut-on le réussir en faisant table rase du passé ? N'est-ce pas plutôt en l'assumant dans l'espace même de la maison par des objets qui sont des signes d'une provenance reconnue, non niée ?

Ce sont ces retissages temporels et spatiaux concrets que l'auteur a repéré avec une grande sensibilité dans l'étude des cas étudiés et dont elle a su nous transmettre toute la portée. Ce n'est pas seulement la « canadianité française », en sa spécificité, qui est concernée. C'est aussi le rapport plus général entre le corps, son environnement et le sentiment d'être soi qui recoit un éclairage puissant car, même particuliers, ces récits et les analyses auxquelles Perla Serfaty se livre à leur égard ont une validité plus vaste. A la question que pose le dernier chapitre sur ces migrantes : « Sont-elles enfin chez elles ? », la réponse apportée est celle-ci : « Entre cœur, corps, raison, l'interrogation est toujours là ». Tout compte fait, une telle réponse peut rejoindre le propos que faisait Laurent Gaudé (Prix Goncourt, 2007), lors d'une interview au journal *La Croix* (2/2/2007) : « On est tous à un moment des émigrés de la vie ». Car un des mérites de *Enfin chez soi ?* est d'amener tout un chacun à interroger sur les chemins concrets du devenir-soi en fonction des aléas de la vie.